

Le Salon du livre de Jeunesse a cette année prolongé son action en organisant avec le Conseil Général de la Seine-Saint-Denis sept expositions d'illustrateurs accueillies par sept villes dans des lieux aussi divers que les bibliothèques, les centres culturels, le musée départemental. Initiative remarquable si l'on considère qu'ont été réunies à cette occasion quelques sept cent œuvres originales d'illustrateurs européens qui comptent parmi les plus fameux. Nicole Claveloux, Jean Claverie, Stasys Eidrigevicius, Michael Foreman, Roberto Innocenti, Dusan Kallay, Lisbeth Zwerger ont d'abord été invités à dessiner un petit Poucet exposé au Salon. Puis, ils se sont dispersés sur les chemins du département. Si la variété des lieux d'accueil est grande, plus grande encore est la diversité des œuvres exposées qui témoigne de la richesse de l'illustration pour enfants.

L'exposition de **Nicole Claveloux** à la Bibliothèque municipale de Tremblay en France est celle présentée antérieurement à Bordeaux. La multiplication d'une œuvre caractérisée par un style baroque reposant sur un principe d'accumulation pourrait sembler étouffant. Il n'en est rien : l'exposition en réunissant 130 illustrations à la plume, à l'encre, à la gouache, à l'aquarelle, et peinture à l'huile souligne au contraire l'extraordinaire cohérence d'une démarche qui va de la bande dessinée à l'illustration de grands textes littéraires, de la création d'images muettes à l'apparition de portraits. Comment échapper à un univers dont la puissance visuelle est si forte qu'elle transforme le monde environnant ? Car, Claveloux donne à voir, sous le vernis des apparences, le grouillement organique qui agite le monde. Et, le visiteur se sent tôt ou tard enchaîné par une prolifération végétale, visité par des monstres anthropomorphes, entraîné dans une chevauchée ubuesque, dévoré par la vitalité du « rouge, bien rouge ». Or, si cet imaginaire figuré a un tel pouvoir sur notre vision, c'est qu'il implique une opération de mutation qui passe en premier lieu par une restructuration de l'espace bidimensionnel que l'artiste sculpte, et façonne selon des règles nouvelles. En jouant avec les illusions perceptives à la manière d'un Escher, elle nous fait pénétrer dans une autre dimension spatiale : une dimension où nos points de repères réalistes perdent toute pertinence. En outre, ce que dévoile l'exposition, c'est l'alchimie secrète qui sous-tend toute création plastique. D'une part, l'empreinte légère de la plume qui gratte la forme jusqu'à l'os, griffe le support et prépare à l'aide d'un travail paradoxal d'écriture le flux majestueux et irréversible de la peinture à la gouache ou à l'huile. L'huile surtout qui suscite des organisations de masses, des architectures fantastiques et stabilise un monde en perpétuel mouvement.

IMAGINAIRES

Sept illustrateurs en Seine Saint-Denis.



ill. N. Claveloux, in : *Les aventures d'Alice au pays des Merveilles*, Grasset Jeunesse

ÉCHOS



Riquet à la Houppe/Albin Michel

in : Riquet à la Houppe,
in Claverie, le joueur d'images,
Albin Michel

L'exposition de Jean Claverie à la Bibliothèque municipale de Bobigny reprend la scénographie élaborée à Angoulême : *Le Joueur d'images*. Celui qu'on a qualifié de « montreur d'images » s'avère le meilleur représentant d'une virtuosité graphique dont il emploie toutes les ressources pour « faire apparaître » les images évoquées par le texte. Cette maîtrise technique sert un style précieux qui accompagne avec habileté les contes merveilleux. Le tracé au crayon s'avère souvent mordant, ou plein de malice irrévérencieuse quand il lui faut croquer les aventures comiques des récits populaires.

A l'Espace 89 de Saint-Ouen, Lisbeth Zwerger illustre également les contes et les textes de la tradition littéraire. Elle vit à l'ombre des grands classiques. A son palmarès : Andersen, Hoffmann, Oscar Wilde, les frères Grimm et Dickens. C'est sans doute cette tradition illustrée remontant au XIXème qui a été couronnée par l'attribution du prix Andersen en 1990. L'attachement à un art traditionnel, Lisbeth Zwerger le revendique d'autant plus qu'elle se réclame d'une influence stylistique héritée d'Arthur Rackham et de Shepard ; pères auxquels il convient d'ajouter Carl Larson. L'évocation de ces noms définit le charme discret du talent de Lisbeth Zwerger ; elle explique le secret de ses personnages animés par un trait léger, l'atmosphère feutrée d'un monde merveilleux, la beauté d'un décor raffiné. Gaies ou graves, les illustrations se satisfont d'un traitement à l'aquarelle dont la transparence n'occulte jamais ni ne déforme l'interprétation symbolique des grands textes au service duquel elles se sont vouées.

Rien n'est plus à l'opposé de cet art délicat que l'univers de Michael Foreman qui plonge résolument dans les problèmes d'environnement et de communication de notre monde moderne (exposé à la Bibliothèque municipale d'Epina y sur Seine). Cet illustrateur d'origine britannique représente l'illustration anglo-saxonne engagée. Et quand, renonçant à ses préoccupations écologiques ou pacifistes, il illustre à son tour des textes classiques, c'est pour en souligner la proximité avec la sensibilité de notre époque. La force et la faiblesse de son style réside donc dans la recherche d'un style adapté au message qui prévaut sur un souci esthétique. Mais sa production abondante gagne à être découverte à travers des originaux dont l'exposition montre la nervosité passionnée, l'enthousiasme généreux.

A la Bibliothèque municipale de Bondy, Roberto Innocenti apparaît en France, depuis la publication de son *Pinocchio*, comme un des illustrateurs dont la vision - très personnelle - a renouvelé la lecture des œuvres littéraires. Mais bien que l'artiste s'abrite derrière

le texte, on ne peut pas lui reprocher d'avancer masqué, car l'interprétation qu'il en donne fait preuve d'une sensibilité d'écorché vif. Son œuvre a suscité une littérature si pertinente qu'il semble difficile d'ajouter à cette analyse. Mais le talent d'Innocenti réside aussi dans sa capacité à empiler les significations : chacun peut dans ses illustrations trouver ce qu'il cherche. Notamment à travers l'expression d'un point de vue utilisant de façon saisissante les techniques narratives de caméra subjective. Les effets de plongée, et de contre-plongée, entre autres, lui servent à imposer une vision de la cité qui demeure jusqu'ici sans égale. En outre, il s'applique à souligner le prolongement d'un univers minéral à travers la construction de la cité. Architecture de pierres écrasante qui, à travers le labyrinthe des rues, encercle le monde des humains et l'enferme dans une agitation stérile. Deux temporalités sont ici présentes, soulignées par l'utilisation symbolique de la couleur : l'éternité, chape de tons obscurs et profonds, l'éphémère, vivant sous le signe fugitif du rouge. D'autres interprétations sont possibles pour des images dont la minutie obstinée, la précision cruelle visent au cœur.

Mais les deux révélations de ce panorama viennent de l'Est. Et bien que les artistes présentés ne soient pas des inconnus, loin de là, on n'avait pas eu l'occasion en France d'avoir un contact direct avec leur œuvre surprenante. Stasys Eidrigevicius est exposé au Musée d'art et d'histoire de St-Denis, et Dusan Kallay au Centre culturel Jean Houdremont à la Courneuve.

Stasys Eidrigevicius est né en Lituanie et vit en Pologne. A l'origine des figures monumentales dont il peuple ses illustrations ou ses affiches, une tradition de masques mortuaires. Mais lorsque l'on aura dit que l'étrangeté de ses totems réside dans la sauvagerie de leur origine, et dans l'archaïsme de leur représentation, on n'aura pas expliqué la fracture qui déchire l'univers de Stasys. Deux traits le caractérisent : l'inversion de l'échelle des tailles et les proportions inquiétantes qu'elle entraîne ; le morcellement de la figure suivi d'un impossible rapiéçage d'éléments incongrus. L'illustrateur obtient ainsi une représentation de corps écartelés, de visages martelés qui expriment l'absurdité de la condition humaine. Aucune souffrance mais la dureté d'un cri qui résonne d'autant plus fort qu'il est muet. Certaines des illustrations de Stasys Eidrigevicius semblent le produit de l'autisme tant leur volonté de dénoncer l'incommunicabilité est grande. La sensation de malaise produite par ces personnages inquiétants est due en partie à la perte d'identité qui accompagne toujours les déchirements imposés à la figure humaine. La disparition qui sans cesse menace l'être vivant se traduit par ces yeux sans paupières, ces bouches béantes et privées de



ill. Lisbeth Zwerger

ÉCHOS



ill. S. Eidrigevicius, in : *Le chat botté*, Nord-Sud

langues, ces tympans bouchés. Quelle place pour l'enfance dans ce monde sans pitié ? Celle précisément que la cruauté des contes, héritée des vieux mythes païens lui offre : la voie de la représentation symbolique qui lance une passerelle entre les différents niveaux de conscience. Le monde des ténèbres, tapi dans notre esprit, est dominé par une représentation magistrale organisée en signes plastiques parfaitement maîtrisés qui la dotent d'un pouvoir cathartique. Mais sa vision du *Chat Botté*, tournant le dos à la tradition précieuse du XVII^e siècle, accuse une dimension du conte autrement plus profonde : l'image de la bête mythologique.

Mais la grande révélation de ce voyage en compagnie des sept Poucet demeure **Dusan Kallay** ; tant il est vrai que nous avons affaire à un artiste visionnaire comme il en existe peu. Les cousinages qu'évoque son œuvre et dont Kallay se réclame à juste titre se nomment Jérôme Bosch (dont beaucoup d'illustrateurs revendiquent le parrainage sans justification réelle) Dürer et Odilon Redon. A ces noms, on ajoutera celui du Goya des Caprichos, pour la noirceur de l'aquatinte. Certes, en France on connaissait les illustrations - fort étranges - d'*Alice* (Gründ) et celles de la *Balade de décembre* (Casterman) ; on savait aussi que cet artiste slovaque avait reçu en 1986 le prix Andersen pour son travail d'illustrateur.

Les figures d'*Alice* ne sont pas si éloignées de la tradition non sensique qu'il paraît à première vue. Les créatures imaginaires qui peuplent ces pages ont un corps élastique, une tête en forme d'œuf, un air d'oiseau égaré ; la fébrilité qui les habite se traduit par une répétition des signes, par une multiplication d'objets insignifiants. L'image est volubile, saisie par l'absurdité du monde réel. Mais la couleur - étrangeté unitaire et d'une douceur toute maternelle - attendrit l'univers de Carroll, lui restituant une vision enfantine où la gourmandise et la curiosité dominent.

On comprend d'autant mieux pourquoi l'artiste s'est intéressé à la traversée du miroir quand on voit son remarquable travail de graveur. Kallay se déclare très attaché à des textes dont la dimension mystique ou poétique est évidente : *Le Testament* de François Villon, ou *Le Livre de Daniel*. Il cherche à faire apparaître (dans le sens sacré du terme), sous une forme plastique, la fulgurante intensité d'une réalité imaginaire.

Dans son œuvre, les puissances s'incarnent, certes, dans des créatures fantastiques mais la poésie énigmatique des allégories leur épargne la hideuse monstruosité des forces du mal. D'ailleurs le choix des titres de certaines eaux-fortes trahit l'objectif de l'artiste : *Rêve d'horloger*, *Icare et Dédale dans l'Atlantide*

Voyages du poète, Le Jardin de Caïn. Le graphisme subversif de Kallay n'a de cesse d'exorciser « la noirceur des ailes du songe ». Le dessin au trait convulsif et baroque élabore un art du secret où l'exigence de détails naturalistes stimule la dérive imaginaire. Ses gravures posent donc avec une exigence ardente les questions essentielles qui hantent les petites et grandes personnes : d'où vient-on ? où va-t-on ? qui est-on ? Et, il appartient à l'artiste visionnaire de révéler une part de ce mystère à travers sa sensibilité plastique ; c'est la raison pour laquelle on ne sort pas indemne de la traversée de l'univers de Kallay.

Claude-Anne Parmegiani, Décembre 1991.

Rencontre avec Dusan Kallay

Au cours des rencontres d'illustrateurs organisées par Claude Lapointe durant le Salon du Livre de Jeunesse, Dusan Kallay a évoqué quelques aspects de son travail de création. Michèle Cochet a recueilli ses propos.

Je réfléchis beaucoup au rapport texte-images. L'illustration est le développement du texte. *Alice* éveille une idée de désordre, de foisonnement. En tant qu'illustrateur j'ai amplifié cet aspect-là et repris cette accumulation dans mes propres œuvres. *Alice* est une étape très importante de ma création.

La calligraphie et le sens du texte m'intéressent. Je connais *Alice* dans la version tchèque et slovaque. Tout le monde en Tchécoslovaquie lit les deux langues, ce qui nous donne une liberté de choix en fonction de ce qui nous plaît le plus, notamment les jeux de mots. Dans mon illustration d'*Alice* des morceaux de textes sont écrits dans l'image. C'est lié à mon travail de graveur. Je peux travailler sur des eaux-fortes très longtemps et je ne fais jamais d'esquisses. Des idées différentes s'expriment sur une même gravure. J'inscris ces idées en même temps que je travaille à l'image et ces mots sont aussi importants que l'image et en donnent le sens.

Les illustrations d'*Alice* sont peintes sur carton avec un mélange de gouache, d'aquarelle, d'encre, et de texte écrit. La gouache blanche à la fois transparente et couvrante, mélangée à l'aquarelle suscite cette ambiance particulière que je recherchais. Le plus intéressant dans *Alice*, ce sont les animaux que n'aiment pas les enfants, comme les souris et les taupes. Lewis Carroll a donné une image-miroir où l'on a le point de vue des animaux. Je m'intéresse à la personnalité de l'auteur dont j'illustre le livre. J'essaie de comprendre sa vie et



ill. Dusan Kallay, in : *Alice au pays des merveilles*, Gründ

ÉCHOS

ce qui se répercute dans son œuvre. Lewis Carroll est un personnage aussi important qu'Alice. J'ai regretté de ne pas avoir lu ce livre, enfant. Quand j'illustre je ne pense pas aux enfants. Ce qui est important c'est de se sentir soi-même comme enfant, on peut se souvenir de sa propre enfance et en nourrir sa vie. L'interdépendance entre la vie de l'illustrateur et les textes qu'il illustre est quelque chose de très personnel, qui n'est pas toujours lisible pour tout le monde. Ainsi les oiseaux sont importants dans mes livres. On en retrouve l'écho dans l'exposition de la Courneuve, et notamment dans la gravure : « Le paradis des oiseaux sauvages ».

Avec *La Balade de décembre* j'ai joué avec deux couleurs, le rouge et le bleu. J'ai découvert la couleur rouge. J'ai des problèmes quand je peins avec le jaune.

Pour illustrer, j'ai besoin d'un accord entre le papier et les couleurs. Je ne peux renoncer à mon travail de coloriste. J'utilise des éléments qui ont l'air de sortir du papier notamment dans un recueil de poèmes pour adultes où les illustrations sont au-dessus des poèmes.

L'éditeur qui a publié *Les Contes anglais* souhaitait faire des économies. Avec l'emploi de deux couleurs seulement, il voulait un rendu de plusieurs couleurs. J'ai dessiné à la plume sur papier en superposant une pellicule avec des tons noirs et gris et une autre en rouge et brun. Je ne voulais pas avoir un maillage qui se serait superposé au dessin. Il a fallu relier les deux par un procédé photographique.

Dans mes eaux-fortes tout l'espace est rempli d'un bord à l'autre. L'accumulation se fait graduellement et répond à un besoin. Quand j'utilise des formes, je me sens obligé de remplir les vides.

Un livre a marqué mon enfance. Je ne l'ai plus, mais j'ai gardé en tête les images et le texte d'*Hansel et Gretel*. Pourquoi la vie durant peut-on ainsi garder certaines images ? J'ai reproduit cette image mentale : La petite fille est plus grande que la sorcière qui a une tête minuscule. Je ne ressentais pas une grande menace malgré la peur que me procurait le récit. J'adorais ce livre, et je le cachais tous les soirs sous mon oreiller.

Je me demande, à partir de cette expérience, comment créer des images qui accompagnent les enfants toute leur vie.

ill. Dusan Kallay in : *La Balade de
Décembre*, Casterman